Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1901.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

1er JANVIER 1901.

Remercîments et Souhaits.

En ce jour, où le monde entier célèbre, avec tant d'éclat, la venue d'un nouvel an et d'un nouveau siècle, L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS peut aussi se réjouir ; car, dans quelques jours, il aura atteint la vingt-cinquième année de son existence. Pendant ce long espace de temps, il a continué, sans relâche, son œuvre patriotique et désintéressée, et il espère avoir un peu contribué à la perpétuation de la langue française en Louisiane.

Il choisit donc cette occasion, pour offrir à ses amis et à tous ceux qui l'ont aidé dans son entreprise, ses remercîments les plus sincères, et il forme en même temps, pour eux, des vœux de prospérité et de bonheur.

Séance du 23 Novembre 1900.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. L. N. Brunswig, Edgar Grima, Dr. L. G. Le Beuf, Juge Emile Rost, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen.

A huit heures la séance est ouverte.

Le Président annonce qu'au mois de janvier prochain l'Athénée atteindra sa vingt-cinquième année, et il ajoute que, pendant ce long espace de temps, notre Société n'a pas cessé, un instant, de poursuivre son œuvre désintéressée et patriotique.

M. Rouen propose de célébrer cet anniversaire, et ses collègues, après avoir accepté sa motion et avoir discuté les différents projets offerts pour cette célébration, adoptent à l'unanimité des voix, l'idée de M. Charles T. Soniat, laquelle est de célébrer le 25ème anniversaire de l'Athénée par un banquet intime entre ses membres.

Les préparatifs de cette fête seront en charge d'un comité composé de MM. Chas. T. Soniat, Emile Rost et L. N. Brunswig, à qui sont donnés tous pouvoirs.

Et pour continuer la célébration de l'anniversaire, il est de plus décidé que M. Gaston Deschamps, le célèbre écrivain français, soit invité à donner une conférence sous les auspices de l'Athénée.

A ce sujet le Président est requis de s'occuper de tous les détails.

Vu les occupations des membres, l'Athénée adopte à l'unanimité des voix, la proposition de M. le Docteur L. G. Le Beuf, dont le but est de réduire le nombre des séances à une par mois ; les séances auront lieu le deuxième vendredi de chaque mois à sept heures et demie du soir.

M. Brunswig prend la parole pour réitérer la proposition qu'il avait offerte avant les vacances, par laquelle les membres de l'Athénée seraient autorisés à inviter leurs amis et parents (dames et messieurs) à assister à nos séances. Notre collègue croit que cela rendrait les séances plus animées et plus intéressantes et que la présence de ces dames et de ces messieurs encouragerait les membres à faire des conférences ou à écrire des articles qui seraient lus aux réunions ; de plus, ces amis seraient invités à contribuer à la partie littéraire ou artistique de nos réunions.

Après discussion du projet, la proposition de M. Brunswig est adopté unanimement.

M. Grima promet, pour la prochaine réunion, un article sur Rostand, et on priera aussi Mme L. Augustin Fortier de lire quelque chose.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 14 Décembre 1900.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. L. N. Brunswig, Edgar Grima, Ferdinand E. Larue, Dr. Louis G. Le Beuf, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen.

A huit heures le Président ouvre la séance et souhaite la bienvenue aux dames et aux messieurs qui nous honorent de leur présence.

Invités : Mlle Marie Augustin, Mme L. Augustin Fortier, Mme Ferdinand E. Larue, Mme Louis G. Le Beuf, Mlle Le Gardeur, Mlle Marie Reynès, Mme Edouard Roman, Mlle Désiré Roman, Mme Bussière Rouen, Mme Gustave V. Soniat, Mme Albert Tolédano, M. le comte de Pradel et M. Emile H. Reynès.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le Président dit qu'il est heureux de voir le succès qui couronne la nouvelle tentative de l'Athénée, en invitant les amis de la Société à assister aux réunions, et il fait des vœux pour que toutes les personnes présentes ce soir, reviennent à chacune des séances.

La démission de M. Gaston Doussan comme membre actif est lue et acceptée avec regret par ses collègues.

M. Brunswig propose la candidature de M. George C. Préot, comme membre actif, et M. Edgar Grima sert aussi de parrain au candidat. Après suspension des règlements, M. Préot est élu membre à l'unanimité.

Le Président présente son rapport au sujet des conférences de M. Gaston Deschamps, et il annonce que le célèbre écrivain donnera deux conférences à la Nouvelle-Orléans, l'une sous les auspices de l'Athénée et l'autre sous les auspicees du Cercle français de l'Université Tulane.

Le Président ajoute qu'il désire que mention soit faite au procès-verbal de la fondation de ce cercle qui compte déjà soixante-dix membres et qui est, en effet, le complément de l'Athénée.

Mlle Marie Augustin lit une spirituelle adaptation en français d'un conte de folklore en patois créole ; et M. Fortier la remercie au nom de ses collègues et dit qu'il est du devoir du folkloriste de recueillir toutes ces fables et tous ces contes populaires dont l'intérêt est si

grand et qui se trouvent dans toutes les littératures orales, avec des variantes; il raconte, à son tour, un conte qui est une variante de celui dont Mlle Augustin vient de parler.

M. le comte de Pradel dit ensuite plusieurs pièces de vers, et deux beaux poèmes de sa composition, intitulés "Le Sentier" et "Léon XIII."

Des remercîments sont votés à M. de Pradel qui, à l'unanimité des voix, est élu membre honoraire correspondant.

M. Edgar Grima prend ensuite la parole et lit un très intéressant et instructif article de lui sur Edmond Rostand; cet article est suivi par la lecture de touchants et ravissants vers adressés à Rostand, enfant, par son père Eugène Rostand.

M. H. Beaugrand, sur la recommandation du Président, est élu membre honoraire correspondant. M. H. Beaugrand est un Canadien de distinction, qui a été maire de Montréal; il est, de plus, un écrivain remarquable et officier de la Légion d'Honneur.

A neuf heures et demie du soir, l'ajournement est prononcé.

EDMOND ROSTAND.

I.

Le "Picayune" de la Nouvelle-Orléans, dans son édition du 4 juin dernier, a reproduit un article fort intéressant et plein de renseignements, pris du "London News" et portant ce titre "A poet hermit." Cet article m'a beaucoup aidé dans le travail que je vous présente.

Ces lignes ne sont ni une critique, ni une analyse des œuvres d'Edmond Rostand, mais plutôt un récit de quelques faits qui se rapportent à sa personne. Je me bornerai à mentionner seulement ce qu'il a écrit, et ce ne sera pas long, car il n'a que trente-cinq ans et n'a pas encore beaucoup produit. Je laisse donc à d'autres dont la plume est moins rétive que la mienne, la tâche plus élevée de vous faire voir les beautés de ses ouvrages et de vous en démontrer les imperfections. Est-il un écrivain qui n'ait aussi quelques défauts ?

Lorsque Boileau a dit : "La critique est aisée," — il a de suite complété sa pensée en ajoutant : "et l'art est difficile." Nous savons, en effet, combien il est plus facile de critiquer que d'avoir du talent. Mais nous savons aussi que pour faire une bonne critique il n'est pas mauvais d'avoir quelque talent.

Les membres de l'Athénée, je le dis avec regret, sont d'une lenteur désolante à se mettre au travail. Nos Comptes Rendus, qui ne manquent jamais pourtant de paraître tous les deux mois, démontrent la lourde tâche que nous laissons à notre digne et infatigable Président, dont la modestie voudrait, j'en suis persuadé, voir plus

souvent le nom de ses collègues remplacer le sien dans nos publications.

Ce qui nous manque d'abord, c'est de l'émulation. Et je crois pouvoir dire avec assurance que personne ne peut mieux que vous, mesdames, nous donner cette émulation, nous fournir le bon exemple dont nous avons tant besoin pour stimuler notre énergie engourdie.

Vous avez bien commencé ce soir, en nous honorant de votre présence. C'est un grand encouragement pour nous et nous vous en remercions. Continuez donc dans cette bonne voie et prenez quelquefois la plume pour l'Athénée. Vous avez le don de l'observation, et la plume entre vos mains, nous en sommes persuadés, loin d'être rebelle, n'offrira qu'une douce soumission à votre pensée. Le premier sujet est trouvé et se présente de lui-même. Complétez cette ébauche en écrivant une critique des œuvres de Rostand. A-t-il créé une nouvelle école dans le drame français ? Sera-t-il compté au nombre des classiques ? Quelle influence aura-t-il sur la littérature du siècle qui s'ouvre devant nous ?

L'Athénée sera heureux de connaître vos impressions, d'accueillir votre travail.

II.

Le nom d'Edmond Rostand est aujourd'hui si intimement associé à celui de Cyrano de Bergerac que l'un de ces deux noms ne peut se présenter à l'esprit sans que l'autre l'accompagne. C'est pourquoi je me propose de voir d'abord qui était Cyrano et ce qu'il a fait. Nous verrons ensuite comment est venue à Rostand la pensée d'écrire le drame qui l'a placé en première ligne au rang des auteurs dramatiques de la France moderne.

“ Savinien Cyrano de Bergerac, nous dit Jules San-

deau, naquit vers l'an 1620 au Château de Bergerac, dans le Périgord, fit ses études chez un pauvre curé de campagne, s'y distingua par son humeur hargneuse, persécuta la bonne du curé, estropia plusieurs enfants du village; puis, ses études étant faites, il vint à Paris, y mena quelque temps une vie folle et dissipée et finit par rentrer comme cadet dans le régiment des gardes où la fougue et l'audace de son caractère lui acquirent une réputation de bravoure."

Des recherches faites depuis que Jules Sandeau a écrit ces lignes établissent que Bergerac était près de Paris et non dans le Périgord. (Voir à ce sujet l'article de M. Alcée Fortier dans le numéro du 1er mars dernier, des Comptes Rendus de l'Athénée.)

Ses compagnons l'avaient surnommé "le démon des braves." De là vient, je pense, le titre de "Capitaine Satan," que Louis Gallet a donné à son roman de Cyrano de Bergerac.

Comme vous le voyez, la scène du drame de Rostand se passe en plein dix-septième siècle. Les duels étaient à cette époque à l'ordre du jour, et Cyrano, toujours à la recherche d'aventures, passait rarement un jour sans tirer son épée pour venger une offense qu'il croyait voir à son adresse dans un regard, dans un geste, dans une allure quelconque.

Une journée sans combat était pour lui, ce qu'était autrefois un jour sans bienfait pour Titus, *une journée perdue.*

Deux de ses aventures qui font partie du drame, dépeignent bien son caractère. D'abord celle qu'il eut avec le comédien Monfleury, auquel il avait défendu, après une querelle, de paraître pour un mois sur le théâtre, et sa rencontre avec une centaine d'assassins qu'un grand seigneur avait postés sur la route de M. Linière.

Il portait sur le nez les traces de ses nombreux combats et malheur à l'impudent qui osait contempler ses balafres ou même avoir l'air de les remarquer.

Après quelques graves blessures à la tête il fut obligé de se retirer du service et se mit alors à cultiver les lettres.

Il écrivit plusieurs ouvrages dont les principaux sont : " Un voyage dans la lune," " l'histoire comique des états et empires du soleil," et " le Pédant Joué," comédie en prose où un paysan parle le jargon de son pays. Cette comédie est l'ouvrage le plus connu de Cyrano.

Plusieurs écrivains ont puisé dans les œuvres de Cyrano des idées qu'ils ont reproduites dans leurs écrits. Molière y a pris ses Pierrots et ses Lubins. Fontenelle dans ses *Mondes*, Voltaire dans *Micromegas*, Swift dans les *Voyages de Gulliver*, l'ont imité aussi.

On reproche à Cyrano l'enflure de son style. Avant de porter un jugement trop sévère sur son compte, il faut d'abord se rappeler l'époque où il écrivait et l'on verra que ce qu'on lui reproche n'est que le défaut de son temps.

Boileau dit de lui dans l'Art poétique, Chant IV :

> " J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
> Que ces vers où Motin se morfond et nous glace."

Plus d'un siècle s'était passé. Cyrano était resté dans l'oubli, comme écrasé sous le poids du jugement sévère porté sur lui. C'est alors que Charles Nodier vint, de sa plume habile, réveiller sa gloire éteinte et le réhabiliter. Mais ce n'était pas assez de Chas. Nodier, ni du Bibliophile Jacob.

C'est à Rostand qu'il était réservé de faire revivre Cyrano pour toujours en lui consacrant les beaux vers dont il a rempli les pages de son drame et en mettant ces vers dans la bouche d'un grand artiste, M. Constant Coquelin.

Si je me suis étendu un peu sur le caractère de Cyrano, si j'ai parlé de ses œuvres littéraires et de son style, c'est que j'ai voulu faire comprendre l'importance de le bien connaître afin de mieux apprécier le drame dont il est le héros.

J'entends quelquefois dire que le style de Rostand dans "Cyrano" est un peu ampoulé. A ceux qui lui font ce reproche je dirai : Ne le condamnez pas tout d'abord, mais veuillez plutôt reconnaître en lui le mérite d'avoir su mettre dans la bouche de ses personnages le langage de leur époque et de les avoir pour ainsi dire fait revivre tels qu'ils étaient.

N'oublions pas que Rostand est Marseillais et qu'il lui est donc permis de voir les choses à travers un prisme qui subit quelquefois les influences d'une imagination ardente.

Après avoir ainsi fait connaissance avec Cyrano le guerrier, le duelliste, l'homme de lettre, voyons maintenant ce qui mena Rostand à écrire son drame.

III.

Les premières impressions de l'enfance ont des reflets qui se font ressentir à une époque quelconque de notre existence. Telle fête, telle gâterie, souvent une infirmité dont l'aspect aura frappé notre jeune imagination, tout cela constitue autant d'impressions, autant d'influences. Chez les uns ces souvenirs de l'enfance sont toujours présents à l'esprit. Chez d'autres ils s'effacent à l'époque où l'on traverse les premiers tourbillons de la vie pour revenir plus tard quand la mémoire faiblit au sujet des événements de la veille et se réveille au souvenir des choses longtemps passées.

Loti ne peut jamais oublier certaines impressions de

son enfance, et plus tard il nous les communique dans ces pages pleines de vie et de réalité qu'il intitule " Le roman d'un enfant."

Lamartine puisa le sujet de " Jocelyn " dans le souvenir de la vie aventureuse du curé qui fut son professeur de latin.

Ainsi Edmond Rostand enfant grandissait entre les portraits des deux personnages qu'il choisit plus tard pour être les héros de ses drames. Deux cadres étaient suspendus aux murs de sa chambre d'écolier. D'un côté Cyrano de Bergerac, invitant au rire par le grotesque de son nez balafré. De l'autre côté, frappant contraste, la pâle et chétive figure du jeune duc de Reichstadt, tout empreinte de sa tristesse mélancolique.

Rostand avait écrit plusieurs pièces de théâtre. A 22 ou 23 ans il écrivit les Romanesques, pièces d'un caractère léger, acceptée au Théâtre Français, mais qui ne fut jouée que trois ans plus lard. Ce furent pour lui trois ans d'attente et de cruelle anxiété.

A la dernière de ces trois années, perdant tout espoir de voir son œuvre paraître sur la scène il se mit à écrire la "Princesse Lointaine." Sa pièce eut un grand succès devant le public, mais les critiques furent désappointés de ne pas y trouver la gaîté, la bonne humeur que Rostand avait mises dans les Romanesques.

Cela contraria un peu l'auteur. Il avait été classé auteur de comédie dès la première représentation des "Romanesques." Il était étiqueté comme tel, et tel il fallait donc qu'il restât toujours. On s'attendait à une pièce du même genre dans la "Princesse Lointaine." Le public n'avait pas ce que la première pièce promettait.

Sarcey avait nommé Rostand dans sa critique le "Regnard Moderne," et le public ne le voyait plus que comme tel.

Rostand ne pouvait tenir cette position dans l'opinion publique et afin de prouver qu'il pouvait faire autre chose qu'une comédie, il écrivit " La Samaritaine," pièce d'un caractère religieux qui ne devait être jouée que pendant la semaine sainte, et qui produisit de grandes recettes. Le rôle principal, celui de la Samaritaine, fut confié à Sarah Bernhardt.

Le succès de cette pièce fut une grande satisfaction pour l'auteur. Le public commençait à voir qu'il n'était pas seulement un auteur de comédies.

Dès son enfance il pensait qu'il y avait dans Cyrano de quoi faire un grand drame et bien avant d'écrire les Romanesques il avait conçu l'idée d'être lui-même l'auteur de ce drame. Il se mit donc à lire tout ce qui a été écrit sur Cyrano et tout ce que Cyrano lui-même a écrit, et tandis qu'il travaillait à son Evangile " La Samaritaine," il écrivait çà et là un vers, une tirade pour Cyrano, et bientôt le drame entier fut complet.

Il s'agissait alors de trouver quelqu'un qui pût rendre justice au rôle principal. Il ne pouvait voir autre que Coquelin et ce dernier n'était plus à la Comédie Française. Il fallait donc renoncer à faire jouer Cyrano sur la scène du premier théâtre de France et cela donnait à réfléchir. Mais Rostand se décida sans peine en faveur de Coquelin, convaincu que tout autre que ce dernier ne pouvait se charger avec avantage de ce rôle difficile.

Cyrano eut encore plus de succès que Rostand lui-même ne pouvait s'y attendre. Dès lors il se voyait classé à l'avenir comme auteur dramatique, et bientôt " L'Aiglon " vint raffermir sa position nouvelle et sa réputation. Le jeune duc de Reichstadt dont l'image avait aussi frappé son esprit dans sa chambre d'écolier, ajoutait une palme de plus aux lauriers dont Rostand avait déjà ceint son front.

Les premières pièces de théâtre écrites par Rostand furent "Le Gant Rouge," pour le théâtre de Cluny, puis une pièce en un acte, "Les Pierrots" ou "Colombine," qui fut rejetée par le Comité de la Comédie française. C'est alors qu'encouragé par Claretie il se mit à écrire "les Romanesques."

Il publia aussi, tout jeune encore, un volume de poésies, "Les Musardises," dont l'édition est depuis longtemps épuisée. Il est à espérer que ce volume de poésies reparaîtra un jour dans une nouvelle édition, avec d'autres poèmes de Rostand. Il en a sans doute écrit bien d'autres, ne fut-ce que le sonnet qu'il lut au Théâtre de la Renaissance, à l'occasion d'une fête donnée en l'honneur de Sarah Bernhardt, il y a quelques années — sonnet dont le succès ranima son courage et remplit son cœur d'une fraîcheur nouvelle.

IV.

M. Henri de Régnier, dans une de ses conférences du printemps dernier, nous a parlé de Mme Rostand.

Nous savons le rôle important que la femme remplit dans le monde. Ce n'est pas seulement dans la famille que son influence se fait sentir, mais il s'étend au-delà et règle souvent les destinées de l'homme. Un proverbe dit: "l'habit fait le moine," nous pourrions dire avec plus de vérité : "la femme fait l'homme."

Je ne prétends rien enlever au mérite de Rostand. Je reconnais en lui trop de génie pour cela et ne lui fais aucun reproche si, comme on le dit, il a laissé glisser doucement dans son drame quelques pensées, quelques vers peut-être de sa compagne fidèle. Elle avait déjà fait preuve de son mérite comme poète, car avant leur union, Rosemonde Gérard écrivait "les Pipeaux," comme

pour former un duo d'amour avec "les Musardises," où Rostand versait son cœur en même temps.

Le Times-Democrat nous dit, dans un article du 25 novembre dernier, qu'elle est née sur une plantation dans le sud des Etats-Unis, aux bords du grand fleuve qui baigne les quais de notre ville.

La jeune femme blonde, sensible et d'humeur gaie, écrivait de la poésie et récitait ses vers aux réunions qui se tenaient chez Leconte de Lisle. Rostand se trouvait souvent à ces réunions et l'écoutait. Une sympathie mutuelle s'établit entre eux. Ils se comprirent et bientôt leurs cœurs furent unis pour toujours devant les autels.

C'est à Rosemonde que Rostand dédia "Les Romanesques."

V.

Rostand avait acquis de son père son goût pour la poésie. Eugène Rostand a écrit plusieurs volumes de poésie, entre autres "Ebauches," "Poésies Simples" et une traduction de Catulle qui fut couronnée par l'Académie française.

Il a fait de charmants vers, et je me permettrai en terminant de mettre sous vos yeux une petite pièce de poésie qu'il adresse à son fils, qu'il nomme "Eddy," à l'âge où ce dernier marchait à peine et n'avait pas encore conçu le plan du drame de Cyrano.

"A EDDY.

(Poésies Simples.)

C'est pourtant vrai — Je ne travaille
Volontiers, que si je le vois,
Et je ne ferais rien qui vaille,
Si je n'entendais pas sa voix.

Il me faut, autour de la page
Où j'écris, son rire joyeux,
Son pas léger, son gai tapage,
Le rayonnement de ses yeux.

Bien rarement il me dérange.
Très sage, il s'assied, un peu loin,
Et parle, sans doute à son ange,
Puisqu'il est tout seul dans un coin.

Comme un oiseau bavard il jase:
Et ce sont des gazouillements,
D'inimitables tours de phrase,
Des poses, des chuchotements,

Des mots qu'il façonne à sa guise,
Des diminutifs inédits,
Une petite langue exquise,
Un vrai jargon du paradis!

Par moments, un profond silence.
Le front pensif, l'air absorbé,
Sous une chaise qu'il balance,
Il cherche un brin de fil tombé.

Puis il prend son mouton, qui bêle
Quand du doigt on lui tord le cou.
"Marche, mouton." O le rebelle,
Qu'il faut traîner par un licou!

Il caresse la blanche laine,
Il baise le gros œil qui dort;
Il peine et sue à perdre haleine
Pour arracher les cornes d'or.

Puis, c'est le tour de la grande arche.
Coquettement il s'accroupit,
Et, Noé mignon, met en marche
Cent animaux sur le tapis.

Il sait le nom de chaque bête.
Chacune a son nom d'amitié.
Il leur sourit, il leur fait fête....
Et les massacre sans pitié.

Brusquement, parfois, il se lève,
Et vient me tirer par l'envers
De l'habit. Je sors de mon rêve,
Je laisse là plumes et vers.

Il fouille, grave, dans mes poches,
Pour savoir si je n'aurais pas
De ces pantins, de ces fantoches
Cachés aux poches des papas.

Alors je le prends par la taille,
Je le campe sur mes genoux;
Je suis un cheval de bataille,
Nous galopons comme deux fous.

Je lui donne des bonbons roses,
Qu'il croque de grand appétit....
Et nous nous disons bien des choses,
Quoiqu'il soit encor tout petit.

Et lorsque de cette innocence
Je me suis à l'aise enivré,
Que ce frais parfum de l'enfance,
Je l'ai bien longtemps respiré;

Et que dans cette petite âme
J'ai plongé mes regards ravis,—
Comme on sort plus pur de la flamme,
Je renais meilleur, je revis,

Je me sens ma force première:
Il me semble, ô mon doux vainqueur,
Que tu répands de la lumière
Dans mon esprit et dans mon cœur."

EDGAR GRIMA.

Fin de Siècle.

Il a été définitivement décidé que le vingtième siècle commence le premier janvier 1901 et, en saluant, aujourd'hui, le nouveau venu, on se sent incertain, effrayé ou ébloui en pensant à tout ce qui nous attend dans l'avenir.

Le siècle passé nous a emportés avec une rapidité prodigieuse à travers tous les chemins; toutes les carrières ont contribué également au travail de l'historien; et, en voyant ce siècle disparaître dans une auréole de gloire et de grandeur, on se demande si son successeur l'égalera, tant il a été éclairé, étourdissant et, il faut l'avouer, quelquefois assez incompréhensible dans ses actes et dans les résultats de ces mêmes actes.

Il serait impossible d'entrer dans les détails, car des milliers de volumes ne contiendraient pas l'énumération complète de ce qui s'est passé dans les cent ans qui viennent de toucher à leur fin; et même l'esprit le plus encyclopédique demeurerait confus devant les choses qui se présenteraient simultanément à ses yeux, s'il en essayait la description. Tout se spécialise, se divise; et dans chaque profession comme dans chaque métier, l'homme a compris qu'il lui faut faire des études particulières et constantes pour atteindre à une certaine perfection dans l'œuvre qu'il s'est imposée pour la vie.

Mais ce qu'il y a de plus frappant dans cette fin de siècle, c'est l'infinité de contrastes qu'elle présente; c'est le changement qui s'est opéré dans les esprits pendant les dernières années qui viennent de s'écouler; et les résultats atteints dans tous les genres ont donné à l'homme une confiance et des aspirations qu'il n'aurait pas eues il y a trente ans.

La génération présente est extraordinaire ; elle n'a plus les illusions de celle qui l'a précédée, et l'enfant d'aujourd'hui est blasé, sarcastique, incrédule, et se rit de choses qui auraient fait les délices de son père. Cette assurance et cette indépendance dans la pensée chez les jeunes gens produisent le bien et le mal : chez les uns, elles excitent l'ambition, les invitent à mieux faire et à étudier ce qui leur est inconnu ; chez les autres, elles arrêtent le développement intellectuel, car ces derniers se considèrent les supérieurs de tous ceux qui les entourent et parlent avec dérision de leurs prédécesseurs. On est fin-de-siècle, ou on ne l'est pas ! On fait classe à part et on se nourrit de littérature fausse et malsaine.

Nous avons tous les jours la preuve de l'existence de ces deux extrêmes, puisque nous voyons des hommes, jeunes encore, briller par leurs connaissances, et d'autres, désillusionnés de la vie, sans ambition et sans but, s'en aller à la dérive, comme une barque sans gouvernail.

Pourtant, la question d'éducation s'étudie tous les jours ; et, à en juger par les efforts surhumains de certains êtres supérieurs, il semblerait que ces efforts tendent à faire ressortir, dans l'instruction des enfants, le côté pratique de toutes choses. C'est pour cela que nous espérons, que dans l'avenir, on arrivera à inculquer à la jeunesse des idées saines et solides qui lui permettront de se tenir debout dans la bousculade inévitable qui se prépare et dont le spectre fait, dès-à-présent, frémir les pères de famille qui comprennent parfaitement la responsabilité que comporte leur titre et qui sont jaloux du bonheur des êtres que la Providence leur a donnés en charge.

C'est donc cette incertitude qui donne à réfléchir. Que faire des enfants qu'on désire préparer convenablement pour les luttes de la vie ? Que doit-on choisir pour

eux ? La réponse à ces questions est tout à fait impossible.... A la fin du 19me siècle, si l'homme n'est pas encore arrivé au dernier degré de perfection, il a, entre les mains, de tels moyens pour y parvenir, qu'il ne peut pas concevoir ce que lui réserve l'avenir, et il hésite devant la multitude de projets qui ne peuvent être qu'ébauchés dans son esprit; car, souvent, nous nous voyons forcés de changer, le lendemain, ce à quoi nous nous étions arrêtés la veille. La cause de cette hésitation n'est autre chose que le doute sur la rapidité des changements qui doivent s'opérer et sur la longueur du temps qui s'écoulera entre la perfection relative en beaucoup de choses dont nous jouissons dans le moment, et la perfection future que nous entrevoyons à peine et dont nous ne pouvons pas encore mesurer l'immensité. En un mot, il nous est impossible de prévoir les événements qui nous attendent; nous n'avons pas la moindre ombre qui puisse nous créer les présages nécessaires; et, après avoir donné à nos enfants une éducation que nous croyons pratique, nous nous apercevrons, peut-être, que nous nous sommes trompés et que, de tout notre travail, il ne restera que des notions élémentaires qui permettront probablement à celui dont nous nous serons occupés avec tant de soins de faire face, d'une manière partielle, aux éventualités de l'avenir. Et ce sera déjà quelque chose.

Nous n'avons pas la prétention de suggérer de remède aux maux dont nous parlons; mais nous croyons qu'on pourrait améliorer la situation douteuse dans laquelle nous nous trouvons, en tâchant de chasser de la pensée des jeunes gens ces idées avancées, sceptiques, fin-de-siécle enfin, qui leur font perdre tout le respect qu'ils devraient avoir pour les opinions de ceux dont l'expérience est vigilante et prudente dans le seul but de chasser de

la route que veulent suivre ces inexpérimentés, les déceptions et les écueils qui surgiront à chaque pas, et de leur fournir les moyens de faire un voyage, au moins assez agréable et assez utile, à partir du jour où tout être commence à jouer un rôle dans la vie, jusqu'au moment où se terminera ce rôle dans la seule égalité qui se puisse trouver sur la terre : la tombe.

L'enfant devrait, le plus tôt possible après sa naissance, être pris par le cœur. Quand le cœur accepte les impressions pures et élevées qu'on lui présente, tout est sauvé, car ces premières impressions s'effacent rarement, et l'homme de cœur sortira presque toujours triomphant des luttes où il se verra entraîné par le devoir et par le souffle d'une conscience forte et inflexible ; mais, au contraire, si l'on donne au jeune homme de trop grandes idées d'indépendance et de suffisance, il lui arrivera, généralement, de se moquer de ce que lui dicte son cœur, de briser tout ce qui se trouve derrière et devant lui, de ne plus croire à rien, et d'oublier, volontairement, en les qualifiant de ridicules, ces admirables pensées et ces sages conseils que sa mère prévoyante et affectueuse avait soufflés dans ce même cœur avant qu'il ne fût devenu rebelle et quand il comprenait encore l'ineffable jouissance d'une caresse maternelle et qu'il en subissait la douce influence.

Nous sommes grand admirateur des merveilles produites par nos contemporains et nous ne désirons pas être traité de pessimiste si nous avons tracé, à la hâte, quelques mots qui trahissent l'état de l'âme au moment de faire la connaissance de ce colosse qu'on va acclamer sous le nom de 20me siècle ; mais, nous en redoutons la puissance ; et, nous sentant si petit, nous tremblons devant les événements qu'il va, à sa guise, semer de par le monde, en s'amusant de nos faiblesses et de nos

craintes et en continuant, sans la moindre interruption, sa course vertigineuse vers l'immortalité.

BUS. ROUEN.

DÉDIÉ À ALCÉE FORTIER
par son ancien professeur et ami.

TOUT PASSE.

Oui tout passe ici-bas ; on ne le voit que trop ;
Tout s'envole, tout fuit, comme un cheval au trot.
La tiare au Vatican, le chêne, le roseau,
Toute matière, hélas ! retourne à la poussière,
Du berceau dans la tombe. "Angélique prière,
"Toi seule es immortelle à genoux devant Dieu,
"Ce Dieu bon qui t'écoute en tout temps, en tout lieu."

L'enfance balbutie ainsi que la vieillesse
Des mots divins remplis d'amour et de tendresse.
C'est toi, douce prière, émanation du ciel
Toi qui remplis nos cœurs et de myrrhe et de miel
C'est toi le talisman qui fait que l'homme adore
Et qu'il garde en son cœur la boite de Pandore.
Heureux celui qui vient sous ton souffle enchanteur
Te dire à deux genoux : "je te donne mon cœur,
O prière divine, O source de bonheur ! "

La joue au doux duvet sous la rose splendide
S'arrondissant toujours sous les doigts de Cupide
Un jour se flétrira sous les coups du Destin....
Hélas ! la rose aussi là-bas dans le jardin,
Le jardinier aussi.—Sous la faux implacable
Tout tombe : ingrat, fidèle, innocent et coupable.

Oui, tout passe ici bas : humilité, grandeur...
Tout croule autour de nous, mon ami, "fors l'honneur."

JULES CHOPPIN.

LA DÉFENSE DE L'ANE.

Eh! qui n'a pas chanté ce pauvre pâtira
Dont toujours on a ri, dont toujours on rira!
Croyez-vous qu'il n'ait pas tout autant de cervelle
Que le coursier fougueux qui bondit sous la selle ?
On ne peut, il est vrai, parmi les animaux
Le citer, sans caution, comme l'un des plus beaux,
Mais faut-il pour cela qu'il soit un misérable
Qu'on doive reléguer dans un coin de l'étable?
Il me semble au contraire, à défaut de beauté,
Que la nature eût dû pencher de son côté,
Et balancer la chose un peu mieux envers l'âne,
Lui donner plus d'entrain et le rendre plus crâne;
C'est tout ce qui lui manque;— et si vous m'en croyez,
Aimez Aliboron;— et si vous le choyez,
Vous trouverez en lui le serviteur fidèle,
L'ami de la maison, le travailleur modèle
Dont les pas assurés, et par monts et par vaux
Vous aideront toujours à porter les fardeaux.

Au fait, pourquoi rit-on quand on parle de l'âne,
Et pourquoi sans raison lui cherche-t-on chicane?
Ah! si la pauvre bête oubliée en son coin
Savait bien s'exprimer tout en mangeant son foin,
Bon Dieu! comme il rirait en considérant l'homme
En tout ce qu'il a fait depuis Eve et sa pomme.

Pauvre bafoüé dira le juste et bon fermier
Je t'aime et t'apprécie: tu seras le premier
A l'étable, au mangeoir, dans mon gras pâturage
Où chacun humblement saura te rendre hommage;
Car, quel est l'animal qui soit moins ignoré,
Plus doux, quoique têtu, qui fut plus honoré
Que l'âne fabuleux qui parla comme un homme,
Qu'on a connu partout, d'Athènes jusqu'à Rome?
Il fut conférencier du temps de Balaam
Et le seul porte-paix du fermier Abraham.

Oui, oui, messieurs, son nom, et sa digne personne
Parmi les animaux méritent la couronne;
Car, sans aller plus loin, je le vois en honneur
Puisqu'il porte humblement son maître, le Seigneur.
Il ne fléchira pas, sa mission est trop belle....
Il n'est plus l'âne obscur à l'allure rebelle;—
Il sait que sur son dos repose le Sauveur....
Il se sent tout couvert et de gloire et d'honneur;
Il sait par ce seul fait vraiment digne d'envie
Qu'il ne pâtira plus.... là bas, dans l'autre vie.

Ainsi, disons que l'âne, honoré, ennobli,
N'est pas un animal qui soit digne d'oubli,
Mais admirons plutôt ce serviteur fidèle:
Quoique nul ne l'ait vu bondissant sous la selle,
Ne lui préférez pas l'imbécile chameau,
Car vous voyez que l'âne est encor bien plus beau.
Il sait se faire aimer en se faisant connaître,
Et s'il n'est un amour.... il est digne de l'être.
Il a subi partout le sort du pâtira
Et de ce que j'ai dit malheur à qui rira.

Va donc, et dors en paix, emblème de patience;—
Quoique tu ne sois pas un vrai puits de science,
Si dans les cieux
Auprès des dieux
On te fait place,
Tu seras là l'élu
Du bon Jésu
Et l'honneur de ta race.

JULES CHOPPIN.

L'HIVER À LA NOUVELLE-ORLÉANS EN 1784.

Lettre inédite, M. Victor Tantet.

M. Victor Tantet, archiviste bibliothécaire au Ministère des Colonies à Paris a eu la bonté de nous envoyer pour les Comptes Rendus de l'Athénée une lettre très intéressante de M. Villars, commissaire député.

Nouvelle-Orléans, ce 25 février 1784.

Monseigneur,

Nous avons éprouvé et nous éprouvons encore ici un hiver des plus rigoureux et qui paraîtra toujours un phénomène extraordinaire sous le paralelle de 30 dégrés. Le bas de cette colonie, quoique de 12 dégrés plus sud que la Provence, jouit, en général, de la même température. L'été y est excessivement chaud et l'hiver n'y a que le degré de froid suffisant pour y glacer, de tems à autre, la surface des eaux stagnantes et préparer le rajeunissement de la nature. Mais l'hiver actuel nous a présenté sans-cesse le spectacle du bouleversement des zones. Dès le mois de juillet et d'aout nous avions ressenti des vents de nord assez froids pour nous faire dépouiller la légereté ordinaire de nos vêtemens. Les chaleurs de la canicule n'avaient eu que la température douce des beaux jours du printems. Les gelées blanches du matin commencerent avec le mois de 7bre et devin- très fréquentes jusqu'au 15 de novembre. A cette époque la saison prit un caractère de rigueur extraordinaire. Les vents soufflerent continuellement, par bourasques et avec une violence inouie, du nord au sud en passant par l'Est. Dans le premier demi-rhumb ils couvraient la

terre de glaces; dans le second ils nous ramenaient aux chaleurs du mois d'avril. Les variations du tems furent telles que je vis plusieurs fois, dans l'espace de six heures, le thermomètre de Réaumur passer du 20e dégré au-dessus de la glace, à 2 et 3 dégrés au-dessous ; ce fait paraitra incroyable, mais je l'ai constaté moi-même avec un thermomètre placé dans une chambre à feu. Quelle rigueur sous une latitude où, partout ailleurs, on jouit d'un Eté perpétuel ! mais voici un autre phénomène.

Le 13 de février le Mississipi, devant la Nlle Orléans, fut couvert de glaçons dont la plupart avaient de 12 à 30 pieds de diamètre, sur une épaisseur générale qui variait de 2 à 5 pieds. Ces masses étaient si multipliées et si serrées qu'elles formaient un banc de 200 toises de la largeur, de façon que la communication entre les deux rives fut totalement coupée pendant cinq jours entiers (jusqu'au 18). Le fleuve cessa de charier à cette époque, il avait alors une rapidité de 1200 toises à l'heure, ce qui donne à la masse de glaces une longueur de 60 lieues. Ces glaces descendaient de 400 lieues au nord et, quoiqu'elles navigassent continuellement au sud pendant un espace de plus de 30 jours, les froids qu'elles rencontrerent sous des latitudes plus basses, les avaient empeché de se dissoudre.

Ces masses arriverent aux passes du mississipi par le 29e paralelle et doivent s'être étendues au dela du 28e. Plusieurs batiments les ont rencontrées entre ces deux paralelles. De mémoire d'homme on n'avait jamais vu de glaces dans les environs du cercle de la mer pacifique.

Puisse ce phénomène n'avoir pas été funeste à quelques navigateurs surpris ! La suite nous apprendra peut-être jusqu'à quelle latitude exacte ces masses auront été transportées par les vents et les courans. Il serait bien singulier que quelques-unes fussent parvenues jusqu'au tropique.

Je me suis étendu sur cet évennement, et j'ai cru devoir vous en rendre compte, Monseigneur, parceque je pense que sa connaissance peut être utile aux observations des phisiciens et surtout à prevenir et à garantir le commun des navigateurs, contre les faux raisonnements et les accidens de la surprise, s'ils étaient poussés vers des parages ou un semblable phénomène se renouvellerait.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obeissant serviteur.

VILLARS.

PROGRAMME.

CONCOURS DE 1900.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

LE THÉATRE DE MOLIÈRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

BUS. ROUEN, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.